Il aurait fallu

La bonne parole à voix basse



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Ouvre-Feux » (à paraître)

[STROPHE 1]
Ils parlent doucement.
On entend presque la moquette.
Les mots entrent en chaussons,
les reproches en chaussettes.

Ils comprennent les parents,
ils comprennent les enfants,
ils comprennent les enseignants.
À les entendre, tout s'éclaire :
la solution était donc là,
comment ne la voyions-nous pas ?

Ils ont réponse à nos questions,
parfois avant qu'on les leur pose.
Nous cherchions quelqu'un à qui parler ;
nous voici devant quelqu'un qui sait.

[REFRAIN]
Vous avez les mots, nous avons les jours,
vous avez les « faut », nous avons les « faire ».
Vous parlez si bien du poids de nos vies
qu'on repart avec un poids supplémentaire.
« Ne culpabilisez pas », dites-vous si souvent…
On se sent presque coupable de ne pas faire autrement.

[STROPHE 2]
« Nous ne jugeons personne »,
précisent-ils d'abord.

Analyse de lecture suivie

Puis viennent les « il suffit de ».
Nous voilà seuls avec l'effort.

Il aurait fallu écouter.
Il aurait fallu accueillir.
Il aurait fallu poser des limites,
mais sans jamais les faire sentir.
Il aurait fallu être présent,
mais laisser assez de distance.
Il aurait fallu dire non
avec un grand sourire de confiance.

Il aurait fallu.
Il faudrait encore.
Il suffirait de…
Et nous voilà dehors,
avec nos sacs, nos gosses,
nos horaires, nos soucis,
et trois devoirs de plus
pour réussir nos vies.

[REFRAIN]
Vous avez les mots, nous avons les jours,
vous avez les « faut », nous avons les « faire ».
Vous parlez si bien du poids de nos vies
qu'on repart avec un poids supplémentaire.
« Ne culpabilisez pas », dites-vous si souvent…
On se sent presque coupable de ne pas faire autrement.

[STROPHE 3]
À la mère qui n'en peut plus,
ils recommandent de prendre du recul.
Elle regarde derrière elle :
l'évier, le linge, les factures.
Elle voudrait bien reculer.
Il faudrait déplacer le mur.

Au père qui rentre tard,
ils parlent du temps de qualité.
Le père en cherche un peu
entre la soupe et le coucher.
Il lui restait vingt minutes.
Il en passe dix à s'inquiéter.

Au professeur débordé,
ils conseillent un regard sur chaque enfant.
Le professeur recompte :
vingt-huit regards,
cinquante minutes,
et le programme qui attend.

Ils parlent doucement.
Leurs phrases ont des coussins.
On s'y assied coupable
en se croyant compris.

[REFRAIN]
Vous avez les mots, nous avons les jours,
vous avez les « faut », nous avons les « faire ».
Vous parlez si bien du poids de nos vies
qu'on repart avec un poids supplémentaire.
« Ne culpabilisez pas », dites-vous si souvent…
On se sent presque coupable de ne pas faire autrement.

[STROPHE 4]
Ils ne disent pas : « Vous êtes mauvais. »
Ils disent : « Vous pouvez faire mieux. »
C'est plus tendre à l'oreille.
C'est parfois plus lourd dans les yeux.

Dans les journaux, ils éclairent.
À la télé, ils rassurent.
En conférence, ils détaillent
les bienfaits de l'ouverture.

Ils nous invitent à nous taire,
à laisser une place à l'autre.
Nous préparons quelques questions.
Le temps manque pour les nôtres.

Car ils reprennent la parole :
il reste un point à préciser.
L'écoute est une longue affaire
qu'il faut bien nous expliquer.

Au micro, les phrases s'ordonnent.
Dans nos journées, tout s'entremêle.
Le conseil tient sur une ligne.
Il faut une vie pour faire avec elle.

[REFRAIN]
Vous avez les mots, nous avons les jours,
vous avez les « faut », nous avons les « faire ».
Vous parlez si bien du poids de nos vies
qu'on repart avec un poids supplémentaire.
« Ne culpabilisez pas », dites-vous si souvent…
On se sent presque coupable de ne pas faire autrement.

[PONT]
Je les crois volontiers sincères.
C'est même là tout l'embarras :
on peut vouloir alléger la terre
et charger celui qui la porte déjà.

On peut aimer les gens
et leur fatiguer l'âme,
mettre tant d'huile dans sa voix
qu'on finit par éteindre la flamme.

Alors, pour une fois,
laissons le conseil en suspens.
Voici des chaises dans la classe.
Voici la sortie des enfants.
Voici la mère et ses deux bras.
Voici le soir qui recommence.

Venez.
Il reste encore de la place
au milieu de notre impuissance.

Venez chercher avec nous,
sans apporter déjà la fin.
Laissez une place à nos essais,
à ce que savent nos mains,
aux difficultés qui demeurent
quand les conseils semblent si simples.

Nous avons besoin de vos lumières.
Gardez une place à nos fenêtres.
Avant de nous montrer la route,
demandez-nous où nous en sommes.

[CODA]
Peut-être qu'au prochain micro,
vous commencerez autrement :
« Nous n'avons pas réponse à tout.
Cherchons ensemble, maintenant. »

Et si quelqu'un vient vous apprendre
ce qu'il aurait fallu mieux faire,
nous vous garderons des chaises.

Vous aurez le droit,
vous aussi,
d'en avoir assez
de la bonne parole.

octobre 2026

Analyse de
« Il aurait fallu »
La bonne parole à voix basse

« Il aurait fallu » est une formule confortable : elle arrive après l'épreuve, lorsque les circonstances ont livré leur verdict et que le conseiller peut recomposer une conduite idéale. Le titre place ainsi le poème sous le signe d'un décalage entre le temps de l'action, incertain et encombré, et celui du commentaire, où tout paraît soudain plus simple.

La satire vise une posture : celle du conseiller dont la douceur enveloppe une certitude supérieure. Aucun nom, aucun diagnostic, aucune profession explicitement désignée dans le texte. Le pluriel « ils » construit un personnage collectif, reconnaissable dans bien des domaines. Son travers consiste à proposer des réponses qui laissent trop peu de place à l'expérience de ceux auxquels elles s'adressent.

Dès l'ouverture, ce personnage possède une voix et un décor :

« Ils parlent doucement.
On entend presque la moquette. »

L'image donne une épaisseur acoustique au confort. La parole semble venir d'un lieu où les bruits, les heurts et les urgences ont été amortis. Les « chaussons » et les « chaussettes » prolongent cette impression tout en introduisant le mécanisme satirique : les reproches entrent sans faire de bruit. Leur discrétion facilite leur passage.

L'anaphore « ils comprennent » installe ensuite une compétence apparemment sans limites. Parents, enfants, enseignants : chacun reçoit sa part de compréhension. Mais la question « comment ne la voyions-nous pas ? » révèle l'effet possible de cette assurance sur l'auditeur. Si la solution était aussi évidente, son échec devient difficile à expliquer autrement que par une insuffisance personnelle.

Le refrain concentre cette opposition :

« Vous avez les mots, nous avons les jours,
vous avez les "faut", nous avons les "faire". »

Les deux camps se distinguent par ce qu'ils ont à porter. Aux uns, les formulations ; aux autres, la durée et l'exécution. Les « faut » et les « faire », transformés en substantifs, confrontent la prescription à sa mise en œuvre. Cette opposition est volontairement tranchée : c'est la voix collective des destinataires qui prend la parole, avec la fatigue et l'irritation propres à la satire.

Le « poids supplémentaire » donne au refrain son centre de gravité. Un conseil peut être juste et néanmoins peser davantage sur quelqu'un qui manque déjà de temps, de moyens ou de soutien. Le poème examine cet effet plutôt qu'il ne réfute méthodiquement chaque recommandation. La dernière phrase pousse le paradoxe jusqu'à une culpabilité presque redoublée : même l'invitation à ne pas culpabiliser peut devenir une exigence à laquelle on ne parvient pas à satisfaire.

Les scènes de la troisième strophe mettent cette idée à l'épreuve du quotidien. La mère invitée à « prendre du recul » rencontre un mur. La métaphore habituelle retrouve brusquement un espace matériel, occupé par le linge, les factures et l'évier. « Il faudrait déplacer le mur » fait rire parce

que le vers traduit exactement la disproportion entre la simplicité du conseil et la difficulté de son application.

Le père, lui, perd à s'inquiéter une partie du temps qu'il devait améliorer. Quant au professeur, il « recompte ». Ce verbe répond à la recommandation par une opération élémentaire : vingt-huit élèves, cinquante minutes, un programme. L'attention individuelle demeure souhaitable ; l'arithmétique rappelle ce qu'elle exige. Ces trois scènes constituent le socle concret du texte. Elles empêchent l'agacement de rester une simple affaire de ton ou de personnalité.

La quatrième strophe déplace la satire vers la scène publique. Journaux, télévision, conférences composent les lieux d'une parole autorisée. Le passage sur l'écoute en expose la contradiction la plus théâtrale : ceux qui invitent à laisser une place à l'autre poursuivent leur explication jusqu'à ce que les questions de l'autre ne trouvent plus leur temps.

Le poème ne démontre donc pas une absence générale d'action chez les conseilleurs. Il montre surtout une parole qui peut occuper la place où devrait commencer un échange. Cette distinction compte : l'expérience ou l'engagement d'un spécialiste ne garantissent pas, à eux seuls, que sa manière de conseiller laisse assez d'espace à ses interlocuteurs.

Le pont introduit alors une reconnaissance décisive :

« Je les crois volontiers sincères.
C'est même là tout l'embarras. »

La sincérité complique le portrait. Elle permet de comprendre que de bonnes intentions puissent produire une fatigue réelle. Le vers « mettre tant d'huile dans sa voix / qu'on finit par éteindre la flamme » pousse cette contradiction jusqu'à une image physique : la douceur, lorsqu'elle devient enveloppante à l'excès, peut étouffer l'élan qu'elle souhaitait soutenir.

L'invitation « Venez » ouvre ensuite une autre relation. Il s'agit de chercher ensemble, « sans apporter déjà la fin ». La demande porte sur une méthode : accueillir les essais, les résistances et le savoir des mains. « Nous avons besoin de vos lumières » reconnaît explicitement l'utilité de l'expertise. Les « fenêtres » rappellent toutefois que les destinataires possèdent eux aussi un point de vue, depuis une situation qu'ils habitent.

La coda donne aux conseilleurs le droit d'éprouver à leur tour la lassitude des conseils. Les chaises deviennent une offre d'hospitalité. La satire conserve sa pointe, mais elle renonce à condamner ses personnages à rester pour toujours dans le rôle qu'elle vient de caricaturer.

Pourquoi une musique médiévale ?

Le choix d'une couleur musicale médiévale prolonge cette construction. Il permet d'imaginer le portrait comme une chanson de barde : une figure de savoir et d'autorité est racontée devant ceux qui doivent vivre avec ses recommandations. Le spécialiste contemporain rejoint ainsi une galerie ancienne de personnages dont la parole, le statut ou l'assurance prêtent à la satire.

Ce décalage temporel élargit la portée du texte. Le micro et la conférence appartiennent au présent ; le travers semble pouvoir traverser les siècles. La musique suggère que les moyens de diffuser la bonne parole ont changé davantage que la tentation de l'imposer.

Une couleur médiévale offre aussi une distance théâtrale. Elle peut porter la moquerie avec une légèreté qui rend le propos plus accessible, tout en donnant au refrain la fonction d'une réponse collective. Après la parole de ceux qui savent, voici celle de ceux qui supportent. Les quatre retours du refrain organisent cette prise de parole régulière.

Il ne s’agit pas nécessairement de reconstituer une musique historiquement exacte. La référence médiévale fonctionne ici comme un choix expressif : elle évoque le conte, la scène publique et une tradition de raillerie des personnages d’autorité. Cette lecture explique la pertinence de l’orientation musicale, sans préjuger des détails de l’enregistrement retenu.

« Il aurait fallu » formule finalement une demande exigeante : que le conseil accepte de rencontrer les conditions réelles de son application. La dernière chaise proposée au conseiller contient peut-être la réponse la plus concrète du poème. Pour écouter autrement, il faut parfois commencer par s’asseoir parmi les autres.

Phil Sarca